

A woman is seen from behind, walking away on a paved path lined with trees whose leaves are in vibrant autumn colors of orange, yellow, and red. She is wearing a long, tan-colored coat with a matching wide-brimmed hat. Her right hand is raised to the brim of the hat, and her left hand is holding the handle of a large, tan leather suitcase with two straps and buckles. She is also wearing red high-heeled shoes. The scene is bathed in a warm, golden light, suggesting a late afternoon or early morning setting. The overall mood is contemplative and evocative.

Georgina Tuna Sorin

À la fin  
tout  
commence

Roman



Georgina Tuna Sorin

À la fin tout commence

© Georgina Tuna Sorin, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9230-2

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toutes les femmes de ma vie. Celles qui m'ont fait grandir, celles qui se cherchent, celles qui se (re)construisent et celles en devenir.

Je vous aime.

## *1. J'EN AI MA CLAQUE !*

Je me demande parfois pourquoi je reste, pourquoi je m'acharne à garder ce travail qui me prend plus qu'il ne m'apporte : ma jeunesse, mon temps, mon énergie. Mes espoirs et mes rêves. Et pourquoi ?

Je rassemble mes dossiers à la hâte, l'œil rivé sur le couloir, à travers la verrière qui me donne un semblant d'intimité dans mon bureau. Tu parles... Elle ne lui sert qu'à me surveiller.

Les pochettes épaisses que j'empile dans un désordre organisé renferment l'histoire de vraies personnes. Leur avenir, parfois leur vie, dépend en partie de moi : voilà pourquoi je m'acharne. Parce qu'elles ont besoin de moi. Mais moi, qui prend soin de moi ?

J'entends ses pas, au loin. Mon ouïe s'est affinée au fil du temps, telle une alarme interne qui me prévient du danger. Non pas qu'il me menace au sens physique du terme, mais ce salaud manie les mots comme un poignard aiguisé. Il distille son poison à petites doses et, avant que sa victime ne puisse le combattre, le venin se propage et gangrène toute confiance en elle. Triste ironie que ce chevalier en col blanc, qui prétend servir le bien, ne répande que le mal.

— Tu pars déjà ?

Sa question, teintée de reproches malgré son sourire faussement bienveillant, est rhétorique. Je vois la pochette épaisse, coincée entre son avant-bras et son torse. Je sais ce qu'elle signifie : heures sup, heures sup, heures sup, qui ne me seront jamais payées, évidemment. Je travaille pour la gloire. La sienne.

Quel toupet ! Il passe ses journées à l'extérieur, sous prétexte de rendez-vous d'affaires, revient la bouche en cœur en fin d'après-midi pour s'insurger contre le fait que ses dossiers ne sont pas bouclés... Personne n'est dupe ici : il se sert

de la carte *black* de l'entreprise pour rincer les écervelées qui constituent sa petite cour. Elles savent à quoi s'attendre de la part d'un homme comme lui ; je ne pleurerai pas sur leur sort.

— Il est 20 h 30, Thomas. Et je ne suis toujours pas partie. Je te rappelle que je suis en congé à compter de... Ah oui, depuis déjà plus de deux heures. Donc, épargne-toi la peine de poser ça sur mon bureau.

Son sourire discret se transforme en rire narquois. Loin de le décourager, ma bravade semble au contraire éveiller son intérêt. Adossé nonchalamment à la paroi vitrée, il me détaille d'un regard perçant. Pauvre de moi, je viens de réveiller la bête.

— Tu trouves ça drôle, Thomas ?

Les yeux me brûlent, une colère sourde m'envahit. Pas aujourd'hui, Thomas. Pas aujourd'hui.

— J'observe un phénomène rare : la petite Mathilde se rebelle. Intéressant. Ça y est, t'as fini ta crise d'adolescence ? On peut se comporter en adultes ? m'interroge-t-il en claquant volontairement l'épais dossier sur mon bureau.

Je termine de le débarrasser des miens, les empile consciencieusement dans le caisson, que je ferme à clé. Mon regard se pose quelques secondes sur la paire de ciseaux qui trône dans le pot à stylos, à ma droite. Je secoue discrètement la tête pour me ressaisir puis expire ostensiblement pour calmer mon rythme cardiaque.

— Tu n'es bonne qu'à suivre les ordres, crache-t-il d'un ton dédaigneux. Alors, sois mignonne et arrête de jouer à la femme de caractère. Tu en es dépourvue.

J'encaisse sa remarque acerbe et maudis mon incapacité à lui balancer une réponse cinglante. Mes yeux se portent de nouveau sur les ciseaux et, l'espace d'une demi-seconde, je me vois m'en saisir, l'agripper fermement pour les lui planter en pleine poitrine.

Je sens son regard appuyé dans mon dos, je le devine les bras croisés, le cul posé à cheval sur le coin de mon bureau. Comme d'habitude. Je ravale mes larmes, puis me retourne en expirant bruyamment. Gagné.

— C'est bon, t'es calmée ? s'agace-t-il.

— Je suis très calme. C'est quoi le souci ? l'interrogé-je en pointant du menton la pochette verte désormais esseulée sur mon espace de travail.

— Je suis à la bourre sur ce dossier. J'ai vraiment besoin de toi sur ce coup-là...

Il m'implore de sa voix redevenue douce ; une caresse pour endormir la brûlure de la gifle violente qu'il vient de m'asséner. Les notes salées de ma salive, que j'avale douloureusement, me martèlent de ne pas céder.

— Je suis juriste, pas avocate, tu me le rabâches assez souvent pour que j'en aie bien conscience. Si t'es charrette, c'est pas mon problème. J'en ai d'autres, plus sérieux, à régler.

— Mister *chouinard* refait des siennes ?

— Arrête de l'appeler comme ça... Ce qu'il se passe entre Greg et moi ne te regarde pas.

Une moue dubitative pour seule réponse, Thomas tapote l'épais dossier du bout de l'ongle. La lueur dans ses yeux m'indique qu'il prend un plaisir malsain à me faire tourner en bourrique. Puis son regard se durcit. Fin de la récréation.

— Ça y est, c'est bon ? On peut discuter de ce dossier ? J'étais sûr d'obtenir un renvoi, enchaîne-t-il sans attendre ma réponse. Demande rejetée, le juge est un sale con. Et l'audience est dans quinze jours...

J'oppose mon silence à son incompétence. Il s'est brossé le poil de la main pendant des semaines et il compte sur moi pour lui sauver la mise. Évidemment.

— *JE – SUIS – EN – VACANCES...* Demande à quelqu'un d'autre.

— Mathilde, c'est quoi cette attitude ? Ta rébellion était divertissante... les trente premières secondes, mais on arrête les conneries. Si je te dis que tu es sur ce dossier, c'est que *tu* es sur ce dossier. Ça monte au cerveau ou je dois te faire un dessin ?

— Tu veux aussi me faire bosser pendant mes congés, maintenant ? Ça ne te suffit pas de m'imposer des semaines de soixante heures le reste de l'année ? J'ai besoin de couper.

J'ignore ses reproches silencieux et continue de rassembler mes affaires.

J'entends sa respiration saccadée, manifestation physique de son agacement. Thomas est le genre d'homme à qui la vie n'a rien refusé ; il n'accepte pas qu'on lui tienne tête. Et c'est vrai, je me suis montrée docile toutes ces années. Nous nous sommes rencontrés en première année à la fac de droit. Lui, parfait symbole de la jeunesse étudiante qui brille, et moi, de celle qui galère.

— Tu me fais quoi, là, Mathilde ?

Le ton de sa voix se durcit à mesure qu'il essaie de me retenir. Déjà rendue à mi-couloir, je m'efforce de maîtriser ma respiration. Mais je l'entends toujours. Même un sourd ne pourrait l'ignorer. Sept ans que je travaille ici, cinq sous ses ordres. Comment ai-je pu me laisser marcher dessus de la sorte aussi longtemps ?

Il hurle, le cul encore posé sur le coin du bureau ; je viens de risquer un regard en biais. *Sombre enfoiré, je ne mérite donc même pas un petit effort de ta part ?* Quelques pas dans ma direction...

— Si tu franchis cette porte, je te préviens : inutile de revenir.

Ainsi soit-il, pensé-je en réprimant un sourire incongru.

— Tu te prends pour qui, Mathilde ? Tu es virée. Tu m'entends ? Virée !

Je claque la porte aussi fort que mes bras me le permettent. Je mets toute ma rage, ma frustration et ma colère dans ce geste libérateur.

J'appuie fébrilement sur le bouton d'appel de l'ascenseur ; douze étages me séparent encore de la liberté que j'entrevois. Mon cœur frappe vigoureusement les parois de ma cage thoracique : si ces portes ne s'ouvrent pas dans les prochaines secondes, Thomas risque de débouler en trombe et je ne suis pas certaine de pouvoir réitérer ma bravade du jour.

Le *ding* salvateur retentit enfin. J'accueille avec un soulagement sonore la vue de mon bourreau qui se précipite sur les portes de ma prison transitoire au moment où elles se referment. Mathilde 2 – Thomas 0.

\*\*\*



Dès l'instant où je franchis les larges portes coulissantes de la tour Montparnasse, je tends mon visage, je l'offre au vent en l'implorant de chasser les larmes qui me barrent la vue. Les rafales violentes semblent vouloir m'apporter l'oxygène qui me manque : je suffoque. Pour la première fois depuis cinq ans, je me sens libre. Libérée. J'ai souvent fantasmé cet instant, celui où, prise d'un courage qui me faisait défaut jusqu'alors, j'oserais m'affranchir de ces chaînes, invisibles mais bien réelles.

Je viens de perdre mon emploi, Greg m'a quittée par message après deux ans de relation, maman est morte il y a un an. Ma vie part en ruine. Pourtant, je me sens libre. Libérée. Dans un numéro d'équilibriste, je profite de l'abri que m'offre le petit préau pour troquer mes stiletos contre une paire de baskets bien plus confortables.

En proie à un fou rire nerveux, j'avance désormais sous la trombe d'eau qui s'abat soudainement sur le quartier. Et je ris de plus belle. J'ai conscience du regard des gens sur moi ; ils doivent me prendre pour une folle. Peut-être le suis-je ? Qu'importe. Je ris, je danse en plein déluge. Pour la première fois de ma vie, je me sens libre d'être moi. Je m'autorise ce bonheur éphémère au milieu du chaos.

## 2. *HOMMES D'INFLUENCE*

Le métro est presque vide ce qui, pour la ligne 13, signifie que l'on peut y circuler sans se marcher sur les pieds. Quelques heures plus tôt, je n'aurais pas trouvé un siège libre sur lequel m'affaler. Dans quelques heures, les fêtards de tous âges le rempliront de nouveau, la rame résonnera alors au son de leurs rires aux relents déjà allègrement alcoolisés. Je suis dans cet entre-deux, le calme avant la tempête. Triste allégorie de ma vie.

Je frissonne dans mes vêtements détrempés. Mon esprit vire, volte au milieu de ces inconnus qui ne m'accordent pas un regard. Je suis transparente, je l'ai toujours été. Pourtant, aujourd'hui, pour la première fois de ma vie peut-être, j'ai la sensation d'exister. D'être quelqu'un. Pour la première fois de ma vie, j'ai dit « non ». Ces trois petites lettres m'ouvrent le champ des possibles, bien qu'à cet instant précis, ce saut dans le vide me donne surtout le vertige. Je me concentre donc sur ma routine pour chasser les doutes qui me forceraient à descendre au prochain arrêt et à reprendre le métro en sens inverse.

Comme d'habitude, j'occupe les trente minutes de trajet à compter les stations pour savoir combien il m'en reste avant d'arriver à destination. Une manière de tromper l'ennui et d'empêcher mon cerveau de gamberger. Seize étapes, comme autant de sas de décompression.

Au départ de Montparnasse – Bienvenüe, je me cale entre deux compagnons d'infortune ; je prends conscience que ma journée de travail est terminée à Saint-François-Xavier, deux arrêts plus loin. Alors seulement, je me détends. Je ferme les yeux et je compte le temps qui me sépare du suivant. Varenne, Invalides, Champs-Élysées – Clemenceau... La station Garibaldi sonne la fin de la récréation. Plus que deux respirations avant de replonger dans mon quotidien sans saveur. À Mairie de Saint-Ouen, la boule reprend sa place au niveau de mon sphincter cardinal. Je descends à Carrefour Pleyel. Basilique de Saint-Denis me